



Des femmes
palestiniennes
prennent la parole

8 mars 2015

Des femmes palestiniennes prennent la parole

Ce ZINE a été réalisé dans le cadre des activités de la **Coalition BDS-Québec** et en solidarité avec la **Fédération des femmes du Québec**, la **Coalition montréalaise de la Marche mondiale des femmes** à l'occasion du lancement des actions de la **Marche mondiale des femmes**, le 8 mars 2015, et avec le **Collectif Femmes de diverses origines**.

Un merci spécial à la radio communautaire CKUT.ca pour avoir diffusé la table-ronde sur ses ondes, 90.3 FM.

Nous tenons à remercier toutes celles et ceux qui ont contribué de près ou de loin à ce projet soit au niveau du contenu, au soutien ou à l'encouragement. Nous vous remercions. Nos remerciements émus et chaleureux vont aussi tout spécialement aux femmes palestiniennes qui ont accepté si généreusement de prendre la parole et de la partager. Leur geste en est un de résistance et de solidarité.

Pour entendre l'audio complet de la table-ronde : www.bdsquebec.ca

Photos de la table ronde: Sabrine Jdaida et Rushdia Mehreen
Capsules vidéo : Rushdia Mehreen
Capsules audio : Gretchen King
Traduction : Sabine Friesinger
Transcription : Sabrine Jdaida, Sabine Friesinger et Lorraine Guay
Correction d'épreuve : Lorraine Guay
Mise en page et graphisme : Chadi Marouf & Sabine Friesinger
Imprimé par : Katasoho imprimerie & design • www.katasoho.com

Mars 2015
Publié par le Comité 8 mars de la Coalition BDS-Québec.

*D*ans le cadre de la *Journée internationale des femmes*, des femmes palestiniennes vivant au Québec ont répondu à l'appel de la Coalition BDS-Québec et ont pris la parole lors d'une table-ronde, *Qu'est-ce qu'est une femme palestinienne dans le contexte actuel de la Palestine ?*

Elles viennent de familles ayant été chassées de leurs terres et de leurs maison en 1948 au moment de la création de l'État d'Israël (la *Nakba* ou grande catastrophe en arabe). Ces circonstances historiques dramatiques ont fait que Zahia a grandi au Liban en tant que réfugiée palestinienne, Yasmeen dans la partie palestinienne devenue Israël après la séparation brutale de la Palestine historique, Rana aux Émirats arabes unis. Samia vit toujours en Cisjordanie et n'a connu que l'occupation et la colonisation.

Elles nous livrent ici leurs parcours, leurs témoignages, leurs sentiments et leurs opinions de femmes résistantes, attachées à leur peuple et déterminées à en finir avec l'occupation, la colonisation et l'apartheid qu'Israël leur impose depuis des décennies. Leurs voix rappellent l'importance de s'impliquer dans le mouvement de Boycott, Désinvestissement et Sanctions contre Israël, un des grands moyens d'action non-violente au plan international pour forcer Israël à respecter les droits individuels et collectifs des Palestiniennes et Palestiniens.

Rana Alrabi : Animatrice de la discussion de cette table-ronde, Rana est née aux Émirats arabes unis d'un père Palestinien et d'une mère Libanaise. Quelques années après sa naissance, sa famille s'installa au Québec. Diplômée en Gestion des relations publiques de l'Université McGill, Rana poursuit sa carrière en relations publiques dans les domaines de la santé, l'éducation, l'environnement et les relations internationales.



Samia Botmeh : Professeure à l'Université de Birzeit en Cisjordanie, Samia est membre du Comité de coordination du PACBI (Palestinian Campaign for the Academic and Cultural Boycott of Israel), la Campagne palestinienne pour le boycott académique et culturel d'Israël. Cette campagne palestinienne s'inspire du rôle historique joué par les gens de conscience dans la communauté internationale, des chercheur-e-s et des intellectuel-le-s qui ont assumé la responsabilité morale de combattre l'injustice, tel qu'illustré dans leur lutte pour abolir l'apartheid en Afrique du Sud par diverses formes de boycott.



Yasmeen Dahir : Chargée de cours à l'Université Concordia, s'intéresse aux diverses traditions féministes arabes, particulièrement à l'étude des femmes arabes en contexte occidental.



Zahia El Masri : Arrivée au Canada en 1985 à l'âge de 12 ans, Zahia détient une maîtrise en administration publique et analyse politique de l'Université de Concordia. Elle est présentement chargée des communications au Regroupement des organismes du Montréal ethnique pour le logement (ROMEL). Zahia s'implique à plusieurs niveaux au sein de la communauté palestinienne montréalaise.



QU'EST-CE QU'ÊTRE UNE FEMME PALESTINIENNE en cette journée internationale des femmes?

Rana : Personnellement, je ne sais pas trop c'est quoi « être une femme palestinienne ». Je ne le sais pas encore. Peut-être que je vais le découvrir quand je vais devenir une mère, peut-être que je vais le découvrir quand je vais aller en Palestine pour la première fois, mais honnêtement, je ne le sais pas. Je sais que j'ai des racines palestiniennes. « Être une femme palestinienne », je crois que c'est un honneur et un privilège, une source de fierté et quelque chose que je suis encore en train de découvrir même à 37 ans et ayant grandi ici.

Zahia : Je me souviens depuis que j'étais petite au Liban, il y avait une tradition dans la famille. Mon père nous amenait des roses à ma tante, à moi et à ma mère pour la journée de la femme. C'était une journée qui était vraiment soulignée. Mon frère poursuit toujours cette tradition et malgré le fait qu'il est outre mer, il nous envoie des roses à moi et à ma mère. Il prend vraiment la peine de souligner ce moment. On nous a toujours rappelé que toutes les femmes dans ma famille ont lutté et ont pris leur place dans la communauté.

Yasmeen : Je me souviens des fleurs également mais en Palestine, le 8 mars c'est le jour où les femmes en général vont manifester. C'est une journée où l'on commémore les femmes à travers le monde, où l'on cherche à souligner et dénoncer l'injustice, l'inégalité, la pauvreté et l'oppression auxquelles les femmes

font face partout à travers la planète. En Palestine, le contexte de colonialisme ajoute une autre dimension aux revendications : le colonialisme, le racisme, le sexism interagissent de façon particulière et cette journée devient une occasion pour mettre en lumière l'importance de notre lutte. C'est une journée où les femmes palestiniennes vont dans la rue et expriment leurs préoccupations au sujet de la vie qu'elles vivent sous le régime d'apartheid israélien. Je me souviens de ça depuis que je suis toute petite. Il y avait d'autres jours importants comme le 1^{er} mai, le Jour de la Terre le 30 mars et ainsi de suite, mais le 8 mars était une de ces journées spéciales.

Samia : La Journée internationale de la femme prend aussi pour nous un sens pratique, au niveau de la revitalisation des énergies des femmes, au niveau de l'élaboration de stratégies pour l'avenir qui peuvent prendre différentes formes de résistance et de réseautage. Toutes les organisations de femmes et les syndicats commencent effectivement à planifier très tôt la façon dont ils veulent élaborer des stratégies sur les questions importantes qui les touchent; que ce soit au niveau du colonialisme, du patriarcat ou qu'il soit question de la marginalisation des femmes et des communautés. Le 8 mars, c'est le jour où l'on montre et exprime les préoccupations et les aspirations des femmes.

QUE SIGNIFIE LA PALESTINE POUR VOUS ?

Zahia : C'est un mot qui est énormément chargé. Le premier mot qui me vient à l'esprit c'est « chez moi ». La Palestine, c'est chez moi, voilà ! Pourtant je n'y suis allée qu'une seule fois et uniquement parce que j'ai le passeport canadien sinon je n'aurais jamais eu le droit de retourner. C'est aussi une énorme source de fierté. Parfois je me demande même si j'ai le droit de dire que je suis palestinienne parce que je vois leur parcours, je vois ce qu'elles vivent et endurent, et moi je suis là et je dis que je suis palestinienne ... La réalité quotidienne, c'est la colonisation, c'est l'occupation, c'est la société, c'est le travail, c'est la famille, c'est tout et après



c'est être palestinienne. La Palestine, c'est aussi la résistance, la résilience, « Somoud : صمود »¹.

Samia : La Palestine ça représente en quelque sorte l'espérance pour la justice et pour la libération, l'espérance d'un avenir meilleur fondé sur l'égalité où tout le monde peut vivre humainement. Ce n'est pas seulement pour le peuple Palestinien mais aussi pour l'humanité tout entière. La lutte est une lutte pour les droits humains universels. C'est ce que la Palestine représente pour beaucoup de gens et c'est pourquoi la lutte pour la Palestine n'est pas seulement une lutte pour la terre. C'est pour la terre et pour les gens qui y vivent et même beaucoup plus que cela.

Yasmeen : Je suis née palestinienne. Je ne l'ai pas choisi. Je ne sais jamais trop comment m'identifier à quelque chose que je n'ai pas vraiment choisi. En ce sens, je ne peux pas dire que je suis fière d'être X ou Y. Je préfère m'identifier aux types d'actions que je veux entreprendre dans cette relation que, par ailleurs, je nourris quotidiennement avec la Palestine. Ce n'est jamais une relation stable ou fixe. Ce n'est pas quelque chose que je peux identifier et dire « voilà, c'est ça que ça signifie d'être palestinienne ». Chaque année, je trouve qu'il y a quelque chose de nouveau dans mon rapport avec l'endroit d'où je viens, ma communauté, à la façon dont je vois le présent et l'avenir. C'est une question complexe à laquelle je ne suis pas certaine de pouvoir répondre.

Rana : Pour moi la Palestine c'est l'amour le plus vif que j'ai et en même temps, c'est une source de douleur vive. C'est un amour très fort. C'est un lien extrêmement fort qui se renforce avec le temps, même si j'essaie de ne pas suivre l'actualité, même si je n'y suis pas allée, c'est vraiment à l'intérieur de moi. Je trouve que c'est un endroit qui est très beau, que son peuple est beau aussi. Mais la souffrance est grande. Donc c'est comme un amour jumelé à une douleur très forte, les deux sont aussi forts l'un que l'autre. C'est comme si j'attendais que cette douleur s'assouvisse . Peut-être que cela arrivera en entrant en contact avec la Palestine, que je vais vivre alors une espèce de soulagement.



1. « Somoud » : est le mot arabe pour « persévérance ».

ET ISRAËL...QU'EST-CE QUE ÇA SIGNIFIE POUR VOUS ?

La question est suivie d'un long moment de silence et de réflexion.....

Zahia : La première chose qui me vient en tête, c'est « injustice » ! Après je peux peut-être commencer à dire « dialogue », mais pour le moment je ne peux pas l'associer à autre chose qu'à l'injustice. J'aimerais ça. Et je vois que dans le futur ça va être possible, c'est ce qu'on m'a montré quand j'ai visité la Palestine. On m'a dit : « oui c'est possible que ça soit associé avec quelque chose d'autre ». Mais pour le moment, je regarde ma famille, je regarde mon père, je regarde ma tante, je regarde notre situation, je regarde la dispersion, je regarde ce qui se passe : je ne peux pas l'associer avec autre chose qu'injustice. C'est de l'injustice !

Rana : Moi j'ai une réaction viscérale quand j'entends Palestine et j'ai une réaction viscérale quand j'entends Israël. C'est la première fois que je le dis ouvertement, je n'aime pas entendre le mot Israël. C'est comme un terme de silence. Quand quelqu'un me dit qu'elle est d'Israël, je n'ai rien d'autre à dire. Je me sens mal.

Samia : Je pense que c'est quelque chose de très commun parmi nous, les Palestiniennes et Palestiniens. Israël nous rend mal à l'aise. Car pour nous, cela signifie l'oppression, le colonialisme, l'apartheid, la répression, de nombreux adjectifs négatifs. Toutefois, nous, les Palestiniens et Palestiniennes, devons composer avec le fait qu'Israël est perçu positivement parmi de nombreux cercles à travers le monde. Cela rend l'injustice encore pire, car il n'y a pas de réelle reconnaissance de ce que Israël est vraiment : soit un projet colonial et d'apartheid.

Zahia : J'ai rencontré récemment quelques superbes personnes palestiniennes mais qui vivent en Israël. Ce sont des palestiniens qui sont restés en Israël et qui y vivent. Ça c'est une réalité particulière pour moi; ils sont à nous, on est à eux, mais c'était très difficile pour moi de voir cette réalité parce que ce n'était pas quelque chose que j'avais connue auparavant quand j'avais visité mes cousins qui

sont à Ramallah, à Nablus, à Gaza. Je n'avais pas rencontré cette réalité. Je les ai rencontrés ici à Montréal et ça prend un certain moment pour s'y habituer. Ce n'est pas évident tout de suite. Ça prend un moment pour dire que cela aussi fait partie de nous. Une autre chose que j'ai besoin de dire c'est qu'Israël c'est une réalité avec laquelle il faut faire avec. C'est l'injustice, c'est l'oppression, c'est tout ce qu'on vient de citer mais c'est aussi une réalité qu'il faut voir comment vivre avec.

Yasmeen : Je pense que lorsque nous parlons d'Israël entre nous, Palestiniennes et Palestiniens, nous donnons lieu à toutes ces émotions et ces pensées. Chacune d'entre elles représente une réalité concrète basée sur l'expérience d'oppression historique, quelle que soit la partie de la Palestine d'où nous provenons; de Gaza, de Cisjordanie, de camps de réfugiés au Liban ou de la Syrie ou même en tant que des citoyens et citoyennes d'Israël.

Sachant ce que ça veut dire que d'être citoyenne d'Israël, je suis souvent surprise par la façon dont l'État israélien est présenté comme étant une démocratie. Ce qui me porte toujours à me demander à quel point ces personnes connaissent réellement Israël et si leur opinion révèle seulement un manque de connaissance ou autre chose qui ne leur permet pas de prendre une position éthique sur Israël ? Par exemple, plusieurs ne savent pas que 20 % de la population en Israël est en réalité palestinienne.

Nous n'avons pas immigré en Israël. Nous sommes le peuple indigène de cette terre. L'importante discrimination qui est ancrée dans le système juridique israélien et qui se manifeste dans le système d'éducation, le logement, l'accès à l'eau, dans chaque aspect de la vie des gens est parfois incompréhensible pour les gens qui n'y vivent pas. De plus, même lorsque les gens connaissent les faits, ils veulent toujours comparer Israël et la Palestine comme étant deux entités parfaitement symétriques. Comme si c'était une guerre entre deux nations ou deux pays établis sur un lopin de terre. Ils sont incapables de reconnaître le



contexte de colonisation. Il est de notre devoir en tant que militantes et militants de faire comprendre qu'en fait, l'idéologie sioniste incarnée par l'État israélien est un projet colonial.

APPORT DU FÉMINISME À LA COMPRÉHENSION DE LA SITUATION PALESTINIENNE

Yasmeen : Cela me ramène beaucoup à mon militantisme en tant que féministe. Je n'ai pas d'abord été active contre le colonialisme et l'appropriation des terres ou la discrimination et ensuite féministe. Non, c'est en fait tout l'inverse. J'ai commencé à m'identifier en tant que féministe quand j'avais environ 15 ou 16 ans alors que j'ai commencé à comprendre que les femmes et les hommes n'étaient pas traités de manière égale dans ma propre communauté. J'ai alors compris qu'il y a plus d'une seule forme d'injustice et que nous ne devrions pas à avoir à vivre avec l'injustice. C'est le discours féministe qui m'a fait comprendre ce qui se passe en Palestine. C'est ce qui m'a fait comprendre que nous ne parlons pas de relation d'égale à égale entre la Palestine et Israël, qu'il n'est pas question d'actions isolées, mais qu'il y a un contexte à tout. C'est la perspective féministe qui m'a appris que c'est une situation systémique, qu'il y a des relations de pouvoir, qu'il y a une situation où il y a quelqu'un qui a une longueur d'avance sur l'autre en permanence. C'est ce qui m'a fait comprendre les relations qui existent dans l'endroit où je vis, malgré tout le programme que j'ai dû étudier en Israël, et qui vous enseigne quelque chose de complètement différent. À l'école, on nous enseignait plus sur Herzl que sur Arafat. Plus tard, bien sûr je me suis instruite. Mais délibérément, Israël veut supprimer ces faits du curriculum, de l'histoire, de nos esprits, de notre conscience collective et de notre compréhension.

Le féminisme m'a fait réaliser la complexité de l'endroit où je vis. Ce n'est pas noir et blanc. Il faut comprendre le contexte. Par exemple : aux bulletins de nouvelles, vous avez probablement entendu

Theodor Herzl : Journaliste hongrois (1860-1904), fondateur du sionisme et de l'idée de la nécessité d'un État juif autonome en Palestine.

Yasser Arafat : Dirigeant du Fatah puis également de l'Organisation de libération de la Palestine, il représente les Palestiniens et Palestiniennes dans les différentes négociations de paix et signe les accords d'Oslo en 1993.

que trois soldats avaient été enlevés et qu'Israël a alors « riposté ». Pour beaucoup de gens, l'histoire commence ici. Mais si vous étiez éduquées comme une féministe et que vous comprenez qu'il y a un contexte et un historique, que les choses ne se produisent pas comme cela de nulle part, qu'il y a des griefs et des oppressions qui durent depuis longtemps et qu'insérer les événements dans un contexte est essentiel. C'est à ce niveau que le féminisme aide, qu'il permet de comprendre le contexte plus large.

ÊTRE FEMME EN PALESTINE...au quotidien

Zahia : Quand j'ai visité la Palestine, j'ai eu l'occasion de participer à une journée de manifestation organisée par des femmes palestiniennes. Elles portaient chacune des photos de leurs enfants emprisonnés. Vous savez là-bas, il y a la détention administrative qui est totalement arbitraire. J'avais mon fils avec moi. Il avait 4 ans et bien sûr c'était épouvantable pour moi de voir ça : il y avait cette dimension d'une mère qui craint pour son enfant et qui imagine qu'un jour elle va devoir vivre sans son enfant. Je me suis effondrée en larmes. Je me demandais comment elles faisaient pour endurer tout ça, jour après jour. Et moi, pensant qu'ayant vécu pendant la guerre civile au Liban, je m'étais habituée à ça, - ma tante a été kidnappée par les soldats israéliens au Liban après l'invasion israélienne en 1982 - pensant que j'avais ce que ça prend pour pouvoir vivre cette manifestation avec elles ... Mais non ! Il y avait

une dame très âgée qui est venue me voir parce que je pleurais. Et elle m'a grondée en me disant « pourquoi tu pleures ? Tout ce qu'on demande, est juste, on demande ce qui nous appartient. Tout ce que je veux c'est le droit de visiter mes enfants en prison, de les voir. Le droit international me donne ce droit. C'est ce que je suis en train de réclamer ».

Entre 500 et 700 enfants palestiniens sont détenus chaque année dans des prisons israéliennes. Depuis 2000, environ 8,000 enfants palestiniens ont été arrêtés et poursuivis par des tribunaux militaires israéliens.

La plupart des accusations portées contre les jeunes palestiniens sont pour avoir lancé des pierres. Ces accusations peuvent conduire à une peine allant jusqu'à 20 ans de prison.

Selon un rapport de Defense for Children International : http://www.dci-palestine.org/sites/default/files/report_doc_solidary_confinement_report_2013_final_29apr2014.pdf



Notre cause est juste, on a la justice de notre côté. Donc le quotidien des Palestiniennes et Palestiniens là-bas, je pense que c'est ça qui les alimente, qu'elles et ils ne sont pas en train de réclamer quelque chose qui ne leur appartient pas. Ce n'est pas un acte de charité : c'est notre terre, c'est notre maison, ça nous appartient et tant et aussi longtemps qu'on aura la justice de notre côté, nous persisterons. Ça fait depuis 1948 qu'on est en train de faire face à l'occupation, à Israël, aux forces sionistes, à toute la communauté internationale qui nous dit « non, vous n'existez pas ». Mais on existe. On est toujours là et on va continuer à être là. Ce n'est pas juste en tant que femme, c'est en tant qu'humaniste, en tant que féministe, en tant que palestinienne, c'est mon droit, le droit à la mémoire, le droit de dire on a existé, on existe toujours et on va continuer à exister malgré le quotidien.

J'ai rencontré trois filles là-bas, elles habitaient juste à coté de la maison où je restais, et chaque matin, elles rigolaient parce qu'elles voulaient traverser pour aller à l'université de Birzeit et chaque fois que les filles ou les étudiantes trouvaient une route les soldats venaient et y mettaient un nouveau barrage pour qu'elles ne puissent plus traverser. Le matin c'était leur affaire de trouver une autre route pour essayer d'arriver à l'université tout en rigolant en disant « OK, ce matin, quelle route va-t-on prendre ?! »

Samia : L'existence en Palestine est une existence très difficile. La vie quotidienne peut être extrêmement tortueuse. Tout le monde ressent l'oppression sur une base quotidienne; aller à l'école, au travail peut devenir une expérience mortelle. Personne ne sait combien de temps il faudra pour arriver à sa destination ni si on sera en mesure de revenir. La partie la plus difficile est de composer avec le fait que c'est difficilement explicable. Comment en parler avec des enfants, par exemple, lorsque vous êtes en déplacement pendant des heures, en vain. Quand vous voyez les soldats qui sont des adolescents torturer les gens aux postes de contrôle, pointant des armes sur eux, comment affronter ces traumatismes ? C'est vraiment une existence lourde. Ça se voit sur les visages des gens et comment ils gèrent leur existence.

Mais il est également important de noter que les gens n'acceptent pas cette réalité et luttent contre celle-ci. Les gens de tous les groupes d'âge s'engagent dans cette lutte par des manifestations, des boycotts, c'est en même temps ce qui rend les gens en mesure de continuer, malgré la lourdeur de l'oppression. C'est pourquoi il est important de se tenir en solidarité avec la résistance, car c'est la seule ligne de vie pour les Palestiniennes et Palestiniens.

Rana : Après plus de 67 ans d'occupation, peut-on imaginer que des femmes veuillent parfois abandonner ? Moi, il y a des jours où je ne veux pas quitter la maison. Y a-t-il des jours en tant que femme en Palestine, où vous dites simplement: « vous savez quoi, aujourd'hui, j'ai juste pas envie de faire face à l'oppression, l'humiliation, le chagrin et d'y résister ? »

Samia : Je ne pense pas que nous ayons l'option d'abandonner. Ça ne traverse pas l'esprit des gens, car l'oppression, elle, ne renonce pas. Tant qu'il y aura oppression, il y aura résistance. Tant qu'il y aura de la résistance, il y aura de l'espérance et ceci continuera jusqu'à ce que justice soit faite.

Il y a beaucoup de jours comme ça où les femmes et tous les gens sentent qu'ils en ont assez. C'est parfois facile de penser que si elles s'enferment à la maison, tout sera plus facile. Mais dans un sens, c'est très occasionnel. À un moment où un autre, il faut toujours y faire face.

En fait, Israël s'assure que vous y soyez confrontés à chaque minute de votre vie, dans votre maison, puis dans la rue, dans votre lieu de travail, à la télévision, aux nouvelles. Je me souviens : Edward Saïd a dit un jour que pour être Palestinien vous devez être experts en histoire, en psychologie, en politique, seulement pour être en mesure de survivre. C'est

Edward Saïd est un théoricien littéraire, un critique et un intellectuel palestino-américain. Son ouvrage le plus célèbre est *L'Orientalisme*. L'Orient créé par l'Occident (*Orientalism*), publié en 1978 et traduit en français aux Éditions du Seuil en 1980. L'ouvrage eut un retentissement international et fut traduit en trente-six langues ; il est considéré comme un des textes fondateurs des études postcoloniales.



épuisant, mais cette oppression, vous ne pouvez pas vous y abandonner. Si vous le faites, c'est votre fin.

Parce que nous sommes vivants. Nous sommes un peuple vivant. Nous avons une cause. Notre cause est juste et chaque fois que les gens sentent la lourdeur de l'oppression d'Israël, nous nous souvenons aussi que c'est une lutte et qu'un jour, il y aura libération. Je pense que c'est comme ça que nous arrivons à gérer – peu importe que nous soyons homme ou femme.

Yasmeen : Nous, les Palestiniennes et Palestiniens femmes et hommes, n'avons pas le privilège d'abandonner. Dans un sens, c'est un privilège de pouvoir dire « ok, aujourd'hui, ça ne me tente tout simplement pas de faire face à la réalité de l'occupation ». Après tout, quand nous parlons d'un système qui contrôle tous les aspects de votre vie, même lorsque vous verrouillez votre porte, vous allez vivre la pénurie d'eau, pénurie d'électricité, ou toute autre chose. Donc ce n'est pas une possibilité pour les Palestiniennes et Palestiniens. Toutes et tous sont totalement dépendant-e-s de ce système pour vivre. C'est pourquoi ils ne peuvent pas vivre en paix avec cette réalité tant et aussi longtemps que le système les humilie et ne respecte pas leurs droits.

Je pense que cela prend tout son sens quand nous comprenons l'idéologie sous-jacente du sionisme - chaque action qu'Israël entreprend a pour but de contrôler au maximum les terres palestiniennes avec le minimum de Palestiniennes et Palestiniens y vivant. Et ceux qui restent seront sous le contrôle total de l'État Israélien. Évidemment, vous ne pouvez pas vivre une vie humaine complète dans ces conditions et la seule possibilité est de résister. Parfois la résistance se résume à ces petites gestes que les gens font dans leur vie quotidienne. Ils n'ont pas juste besoin de manifester. Ce sont ces petites choses: essayer de trouver la route que les soldats ne patrouillent pas ou de penser à la façon d'atteindre tel ou tel endroit. Je me souviens durant la Seconde Intifada quand l'Université de Birzeit était totalement bloquée pendant des mois.

Les professeur-e-s allaient enseigner dans les villages voisins. Les gens résistent à l'occupation quotidiennement. Chaque petite réalisation est une réussite. Vous vous mettez en mesure de vaincre contre la volonté de l'occupant. Mais est-ce que les gens sont heureux de vivre cette vie ? Bien sûr que non. Sont-ils satisfaits ? Bien sûr que non, mais ils n'ont pas le privilège d'abandonner.

Samia : La question de la violence au quotidien est très complexe. Israël exerce sa violence plus directement sur les hommes que sur les femmes et ceci se reflète par les arrestations et les abus contre les hommes palestiniens quotidiennement aux points de contrôle par exemple et ce de façon plus violente.

Israël apprend des expériences d'oppression dans le monde entier, tout comme en Afrique du Sud, par exemple, et l'oppression contre les communautés

La seconde Intifada
ou Intifada el-Aqsa désigne l'ensemble des événements ayant marqué le soulèvement du peuple palestinien à partir de septembre 2000.



noires aux États-Unis. Dernièrement, Israël a essayé d'une certaine manière de fragmenter les communautés palestiniennes de l'intérieur en introduisant les drogues et la prostitution et en encourageant ces formes de violence qui affectent le cœur des communautés même. Le fardeau de traiter avec toute cette violence, tombe trop souvent sur les épaules des femmes.

La violence contre les femmes est un peu plus implicite. Cela génère une frustration qui est difficile à traiter. Par où commencer pour mettre fin à cette violence ? C'est quelque chose auquel les Palestiniennes et Palestiniens ont à faire face quotidiennement comme beaucoup d'autres communautés dans le monde qui font face à différentes couches de violence et d'oppression. Les femmes doivent faire face à cette réalité dans des circonstances très difficiles.

Zahia : Je sais ce qu'est la violence conjugale : je l'ai vue aux États-Unis, en France, ici au Québec. Il y en a en Palestine comme dans toutes les sociétés. Mais en plus de ça on vit une occupation qui est une occupation violente. Moi je trouve que cette idée de deux poids deux mesures commence à être un fardeau. Tout le monde veut nous traiter comme si on était un État « normal » qui avait tout un programme social, un gouvernement, des institutions alors qu'on n'a rien de ça. On ne peut pas être jugées sur les mêmes standards que ceux du Canada, des États-Unis ou de la France ou de n'importe quel autre pays. Ce serait en soi même une injustice. Il faut d'abord regarder que tout ce qui a été accompli –et c'est énorme– l'a été sous occupation et sous colonisation. Il faut lever notre chapeau à ces Palestiniennes et Palestiniens.

Un rapport de Human Rights Watch² a été publié en 2007. La première chose qui m'a frappée en le lisant est qu'ils ont parlé de toute la violence vécue par les femmes palestiniennes dans la société patriarcale. Je suis complètement d'accord

et je ne vais jamais dire que c'est légitime. Mais en revanche, le rapport n'a pas mentionné toute la violence vécue par les femmes et les hommes palestinien-ne-s sous l'occupation israélienne ! Là il y a quelque chose qui cloche ! Ce que je veux dire est que ce n'est pas juste de venir dire à la population palestinienne « pourquoi ne vous comportez-vous pas comme nous ici face aux problèmes de la violence conjugale ? ». Oui nous refusons la violence conjugale mais nous devons l'intégrer dans un ensemble d'autres problèmes extrêmement violents comme l'occupation, la colonisation, etc.

Et malgré cela un « empowerment » se développe au sein de la société civile palestinienne. Par exemple, il y a deux ans à peine un des premiers refuges pour femmes victimes de violence domestique a ouvert à Jérusalem.



Photos archives

2. Rapport disponible ici : <http://www.hrw.org/world-report-2010/lebanon-2>

LA QUESTION DE L'IDENTITÉ

Rana: Je ne sais pas si abandonner est un privilège ... Mais en écoutant tout cela, je me dis que c'est en quelque sorte la concurrence des « droits de naissance ». Les Israéliens appellent même leur voyage en Israël "Birth Right" - Droit de naissance. Mais nous, en tant que Palestiniennes et Palestiniens, avons également un droit de naître et de vivre sur la terre où nous sommes nés. Nous avons aussi un « droit de naissance » pour vivre n'importe où sur cette planète. Je m'identifie de plus en plus avec les nations autochtones d'ici. Leur histoire n'est pas reconnue. Ils vivent dans des conditions très difficiles. Leur culture, leurs traditions, leurs langues et origines sont complètement bafouées. Justice ne leur a pas été restaurée. Je pense qu'on peut faire beaucoup de parallèles entre le peuple palestinien et les peuples autochtones ici.

Yasmeen: Je pense que l'une des difficultés auxquelles les Palestiniennes et Palestiniens vivant en Israël font face c'est la question de l'identité. La non-reconnaissance d'Israël de la nation palestinienne est l'une des questions importantes dans la relation entre Palestiniens et Israéliens . Dès le début, Israël a fait tout son possible pour s'assurer que les Palestiniennes et Palestiniens à l'intérieur d'Israël n'appartiennent pas à la nation palestinienne et c'est pourquoi pendant toutes ces années, ils ont été appelés Arabes israéliens.

Aujourd'hui, je pense qu'après beaucoup de pressions et de luttes par divers partis politiques et mouvements, les Palestiniennes et Palestiniens en Israël n'ont plus honte de dire « non, je ne suis pas Arabe israélien. Je suis Palestinienne ». En même temps, on peut se poser la question qu'est ce que cela signifie d'être « arabe »? On peut questionner cette notion. C'est quoi d'être « arabe » à proprement dit ; il y a des Égyptiens, des Irakiens, des Syriens, etc. Mais qu'est-ce que cette existence étrange appelée « Arabe israélien »? Par ailleurs, Israël fait tout pour que les Palestiniennes et Palestiniens restent confinés dans leurs communautés. Cela pourrait être considéré comme contradictoire, mais si vous



comprenez vraiment l'histoire d'Israël - il devient clair qu'Israël pratique une politique systémique de discrimination envers le peuple palestinien.

Cette discrimination présente dans tous les aspects de la vie, vous ramène constamment à la situation, même dans les moments où vous ne le réalisez pas. Même à seize ans par exemple lorsque vous n'avez pas encore une définition claire de votre identité, ce n'est qu'une question de temps jusqu'à ce que vous puissiez identifier le problème. Par exemple quand on fait application pour des emplois, et qu'on est refusé justement parce qu'on est Palestinienne ou Palestiniens, même en étant une citoyenne à part entière de l'État israélien. On remarque rapidement que la ville juive juste à côté de mon village est beaucoup plus développée que le mien. La ville juive dispose d'une université, d'un collège, d'un parc, d'une école ... Alors que ma ville, parce que j'appartiens à cette langue arabe qui n'est reconnue comme langue officielle que dans la loi mais qu'en pratique personne ne la parle, qu'aucun fonctionnaire ne l'utilise, ce n'est qu'une question de temps avant qu'on réalise la discrimination. Même si on n'a pas grandi dans une maison politisée, même si on va à l'école et que tout ce qu'on apprend c'est l'histoire de Herzl mais jamais l'histoire de la nation palestinienne. Ce n'est qu'une question de temps jusqu'à ce qu'on réalise qu'il manque quelque chose à cette histoire.

Ceux qui ont créé Israël pensaient que la nouvelle génération allait oublier. Mais aujourd’hui, nous sommes en 2015 et je pense que le sentiment d’appartenance à l’identité palestinienne est de plus en plus en plus fort. Les Palestiniennes et Palestiniens partout à travers le monde, même celles et ceux qui n’ont jamais vécu en Palestine, ont un sentiment d’appartenance et cela vaut aussi pour les Palestiniennes et Palestiniens à l’intérieur d’Israël. Tant et aussi longtemps qu’Israël se définira comme un État juif, il ne pourra y avoir de réelle démocratie. Simplement en se nommant l’État Juif, Israël vous exclut et vous marginalise.

Zahia: Je suis une femme palestinienne, montréalaise, canadienne, réfugiée palestinienne au Liban, mais en bout de ligne, je vis la réalité quotidienne de n’importe quelle autre femme. C’est juste qu’il y a aussi des attentes immenses de ce sens de normalité, mais il n’y a rien qui est normal dans notre parcours en tant que femmes palestiniennes. Nous avons développé les outils pour vivre avec tout ce bagage, toute cette souffrance. Mais si on s’arrête un moment pour examiner tout ça, on trouvera vite que « ouf, c’est lourd », mais ça fait partie de ma réalité en tant que femme palestinienne. Et comme Samia disait, ce n’est pas une question de choix nécessairement, c’est une question de mon existence, moi je n’ai aucune existence si je ne suis pas palestinienne.

LA NAKBA DE 1948... UNE PLAIE ENCORE VIVE

Rana : Je pense que les premiers sionistes ont mal compris et ont eu torts dans leurs prédictions sur la nature humaine, parce que la force de notre lien à la Palestine et à nos ancêtres ne fait que se renforcer avec le temps. C’est peut-être pour ça qu’ils emprisonnent de plus en plus d’enfants palestiniens, pour briser leur volonté. Ma connexion avec la Palestine c’est à travers mon père qui fait partie des réfugiés de 1948 et il fallait que j’insiste pour qu’il me parle de son expérience. C’est juste maintenant en tant qu’adulte et à cause d’un projet organisé par une femme juive que j’ai finalement demandé à mon père « Qu’est ce qui est arrivé ? Tu es palestinien, on est palestinien, qu’est ce qui est arrivé en 1948 ? Ta maison avait l’air de quoi ? » Il ne veut pas en parler et je pense que la douleur est trop grande. Comment est-ce que votre famille vit avec la nakba de 1948 ?

Zahia : Mon père fait partie des survivants de 1948 et maintenant si je lui demande de raconter ses histoires à mon fils, il ne peut pas le faire. C’est également trop pour lui, dans sa mémoire c’est tellement réel encore et vif qu’il ne peut pas en parler. Parfois, il arrive à nous transmettre quelques histoires. C’est à travers ma tante que j’ai pu avoir les histoires. Elle les a eues à travers mon oncle qui est resté en Palestine et qui était engagé dans le combat là-bas. Pour les survivants de 1948 c’est difficile de s’asseoir et de dire voici ce qui était arrivé : ils sont venus, ils ont violé, ils nous ont terrorisés, ils nous ont détruits, ils nous ont jetés à la porte, ils ont massacré des gens devant nos yeux. Non il ne m’a jamais raconté une histoire complète. D’ailleurs, quand il est retourné pour visiter, il est reparti parce qu’on avait



En 1948, entre 750 000 et 800 000 Palestiniennes et Palestiniens sont expulsés de leur terre lors des événements entourant la création de l’État d’Israël. C’est la Nakba – la Grande Catastrophe- qui marque le début du nettoyage ethnique et de la lente et systématique dépossession du peuple palestinien. La résolution 194, adoptée par l’Assemblée générale des Nations Unies en décembre 1948, accorde aux exilés le droit de retour et/ou de compensation : cette résolution ne sera jamais appliquée.

Aujourd’hui encore, les réfugiés de 1948 gardent en mains les clés de leurs anciennes maisons, devenues le symbole de leur dépossession. Et depuis, environ 5 millions de Palestiniens et Palestiniennes sont devenus des réfugiés dans divers pays du monde.

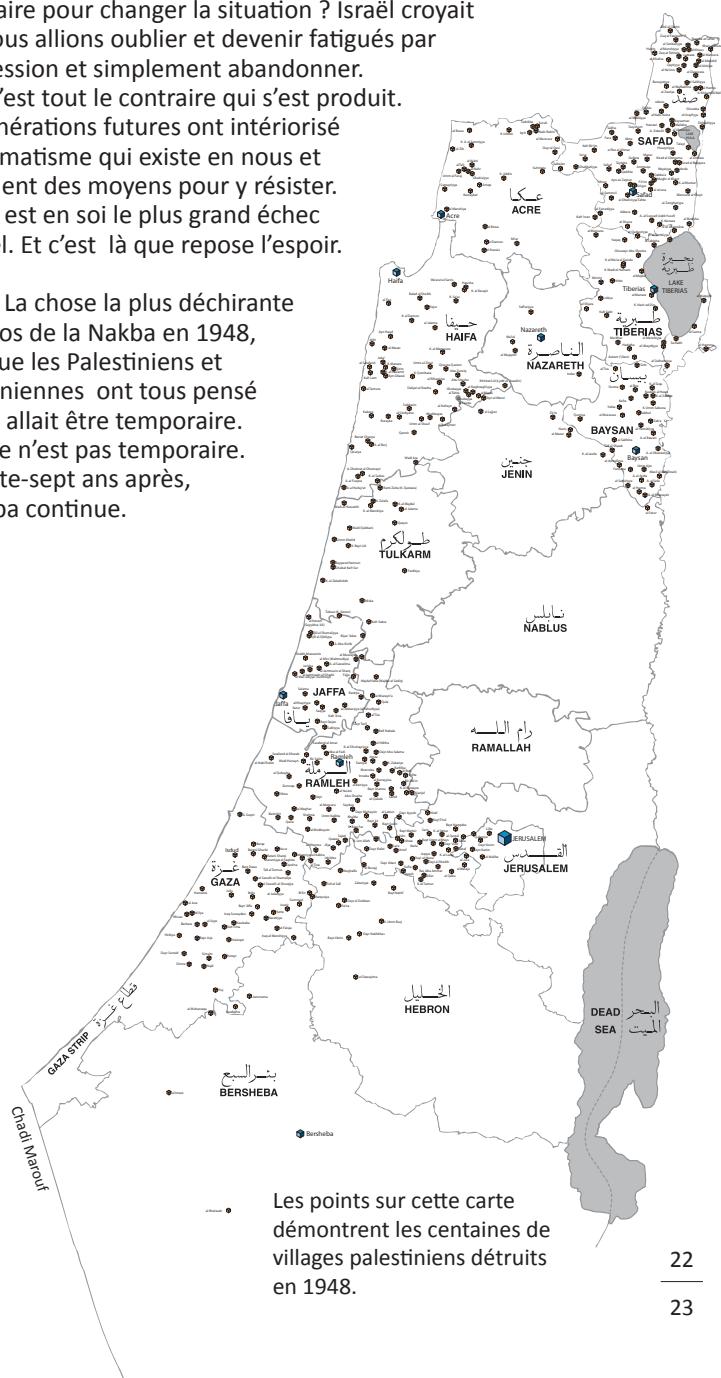
deux maison à Haïfa : une qui est toujours là et une autre qui a été transformée en station de métro. Il est retourné pour visiter sa maison et jusqu'à aujourd'hui il ne m'a jamais raconté l'histoire complète, chaque fois, il y a un instant où il doit s'arrêter. Il parle de sa maison, de sa mère, de son père, de ses frères qui sont nés là-bas, de ses souvenirs d'enfance de là où il jouait. Ensuite la première chose qui lui vient en tête par la suite, c'est la terreur, qu'il fallait qu'il se cache parce qu'il y avait des soldats, il y avait des terroristes qui sillonnaient les rues et il ne fallait pas qu'ils sachent qu'il y avait plein d'enfants et des femmes dans la maison. Il n'y a personne qui reconnaît ce qu'il ont vécu, il n'y a personne qui est entrain de nous dire « c'était difficile », tout le monde est en train de nous dire « arrêtez c'est assez, on a négocié avec vous, ça ne fonctionne pas ».

Mais jusqu'à ce jour, il n'y a personne qui a reconnu les massacres, le terrorisme, le génocide qui a été commis envers le peuple palestinien sur leur terre natale. Je pense que c'est pour ça que jusqu'à aujourd'hui ils n'arrivent pas à en parler. C'est comme n'importe quel autre traumatisme, c'est difficile de commencer à en parler. Il faut faire le deuil. Il faut que quelqu'un vienne reconnaître nos douleurs, ensuite on va commencer peu à peu à en parler. Mais jusqu'à ce jour, il n'y a aucun d'entre eux qui nous parle directement, leur douleur est encore trop réelle pour nous en parler.

Samia : Eh bien, oui c'est al-nakba (la catastrophe) dans tous les sens du mot. La nakba a dépossédé les gens de leur vie. Ça les affectés au plus profond de leurs âmes. Les soldats israéliens n'ont pas seulement sorti les gens de leurs maisons. Ils ont mis fin à un mode de vie. Dans un sens, je pense que la façon dont nous nous identifions à 1948 est très différente de la façon dont les survivants s'y identifient. Je vois ma grand-mère qui est de 1948, elle parle de ses parents, de ses frères et sœurs, de sa vie quand elle vivait en Palestine avant 1948. Elle veut s'assurer que nous comprenions tout sur la vie qu'elle vivait. C'est là qu'Israël se trompe encore une fois. Pour les Palestiniens et Palestiniennes en 1948 c'était

un traumatisme, mais pour ceux et celles qui sont venus après, nous allons au-delà du traumatisme. Nous nous demandons maintenant que devons-nous faire pour changer la situation ? Israël croyait que nous allions oublier et devenir fatigués par l'oppression et simplement abandonner. Mais c'est tout le contraire qui s'est produit. Les générations futures ont intériorisé le traumatisme qui existe en nous et cherchent des moyens pour y résister. Et ceci est en soi le plus grand échec d'Israël. Et c'est là que repose l'espoir.

Rana : La chose la plus déchirante à propos de la Nakba en 1948, c'est que les Palestiniens et Palestiniennes ont tous pensé que ça allait être temporaire. Mais ce n'est pas temporaire. Soixante-sept ans après, la nakba continue.



ÊTRE PALESTINIENNE DANS UN CAMP DE RÉFUGIÉ-E-S

Zahia : Je peux vous parler de ce que c'est que de vivre en tant que réfugiée palestinienne au Liban. J'ai été témoin de la vie dans les camps. La façon dont les camps étaient installés et qui recréait les villages en Palestine. Donc, les gens qui venaient de Haifa se sont installés au début dans un camp à Saida, ensuite à Borj el barajneh. C'était divisé comme les villages qu'ils avaient été forcés de quitter.

Mais je vous dis que c'est un peu différent de vivre notre « palestinité » au Liban parce que c'était quand même un lieu où la révolution palestinienne atteignait son apogée. Tous les modèles que j'avais devant moi, que ce soit ma mère, ma tante, mon père, tout le monde, libanais et réfugiés prenaient partie pour cette cause, qui est la cause palestinienne. Mais en même temps, je me sentais toujours comme quelqu'un qui est de l'extérieur. On avait tout le temps des inquiétudes, tout le temps. Il y avait aussi des attentes en tant que réfugiés palestiniennes et palestiniens au Liban. Nous étions censés agir et se comporter comme si de rien n'était. Comme si la vie était normale, comme si on était des citoyens normaux, alors qu'il n'y avait rien qui ressemblait à la normalité dans nos vies. J'avoue que nous étions très choyés quand nous avons grandi parce que tout ce qui comptait pour ma famille est que si nous allions mourir, il fallait qu'on soit tous les quatre ensemble. Ça, c'était ce qui comptait le plus. Chaque fois qu'il y avait des bombes, des attentats, des voitures piégées, qu'il y avait une invasion israélienne, l'important c'était de rester tout le temps les quatre ensemble. Je me souviens des paroles de ma mère « la meilleure chose c'est qu'on meurt tous les quatre ensemble, ça serait le scénario parfait ».

C'était difficile aussi de le dire à l'école, je me souviens quand j'étais en maternelle, on se levait pour chanter l'hymne nationale libanais, je me suis levée et j'ai dit « non, je suis palestinienne, je ne vais pas chanter ». Pourtant, je suis fière aussi d'avoir grandi au Liban, même sans citoyenneté, sans droit et en

ayant à toujours se justifier. Il y avait aussi la question politique; on vous acceptait au Liban tant et aussi longtemps qu'on ne touchait pas à la politique. Mais se dire être de la Palestine, c'est politique. Au Liban, oui c'est une situation humanitaire très précaire mais en bout de ligne, c'est une cause politique. C'est ça grandir au Liban, d'un coté, tu es dans un pays arabe mais d'un autre coté tu es toujours à l'extérieur, tu es toujours mise de coté. C'est comme partout, on va vous accepter mais jusqu'à un certain point.



Photos archives

QUELLE SOLIDARITÉ AVEC LES FEMMES PALESTINIENNES ?

Yasmeen : Pour moi, vivre loin de chez nous, c'est déjà difficile. Autant je suis une personne qui s'intéresse aux nouvelles de partout dans le monde, autant je demeure toujours en relation directe avec ce qui se passe en Palestine. D'autre part, lorsque vous dites à quelqu'un que vous êtes palestinienne ici, il y a ce moment où vous sentez la sympathie de leur part. Mais parfois cette sympathie ressemble à celle qu'on aurait si on avait été frappé par un tsunami. Ce n'est pas vraiment de la sympathie pour notre cause politique.

Il y a aussi parfois cette sympathie parce que vous êtes une femme et encore là, ce n'est pas toujours la bonne sorte de sympathie. C'est souvent parce que l'on suppose que vous êtes une victime. C'est facile de considérer les femmes palestiniennes comme des victimes, non seulement d'Israël, mais aussi de leur société. En tant que femme palestinienne, nous sommes rarement vues comme partie prenante de la résistance. Disons-le de cette façon, ce n'est que quand ils vous voient comme l'ultime victime qu'ils peuvent sympathiser avec vous. Ça me rend folle parfois! C'est seulement quand les gens arrivent à comprendre le contexte politique dans lequel nous évoluons en tant que femmes palestiniennes - qu'il y a une lutte pour la justice politique - que la sympathie devient significative et transformative. C'est lorsque les gens comprennent qu'Israël est soutenu par leurs propres gouvernements que ce soit le gouvernement canadien ou américain ou tout autre gouvernement. Lorsque le contexte politique est reconnu, alors là les gens peuvent faire les liens et reconnaître la responsabilité et la complicité de leur propre gouvernement qui agit en leur nom.

Zahia : Quand je suis arrivée au Québec j'ai été frappée par le fait que plusieurs personnes, des femmes, des « québécoises pure laine » étaient beaucoup impliquées et prenaient cette cause à

coeur. Ce n'étaient ni des Arabes, ni des Libanaises. Il y avait aussi des syndicats. Ça montrait que notre cause est juste et que beaucoup de gens étaient conscients qu'une injustice avait été commise par Israël envers les Palestiniennes et Palestiniens. Et maintenant il y a la campagne BDS. C'est énorme.



Photographie historique prise en 1982 quelques jours après les massacres de Sabra et Shatila.

Sabra et Shatila :
Deux camps de réfugié-e-s palestiniens dont la population civile a été massacrée en 1982 par les phalangistes chrétiens libanais avec la complicité directe de l'armée israélienne sous la responsabilité d'Ariel Sharon, alors ministre de la défense.

Mais c'est sûr qu'il y a des limites, c'est comme un certain plafond qu'on ne peut pas dépasser et ça limite la manière dont on peut avancer. On est en Amérique du Nord ! Il faut faire très attention à chaque mot qu'on dit, il faut essayer d'avoir une juste balance pour pouvoir passer notre message et en même temps garder le dialogue ouvert, ne pas s'aliéner le monde

J'ai remarqué par exemple que dès que tu veux aborder la question palestinienne, tout le monde veut s'assurer que tu ne vas pas commencer à attaquer Israël. Si tu attaques Israël tout de suite, tu es accusé d'être antisémite. Il faut commencer par se justifier « je ne suis pas antisémite ! » « je suis sémité alors je ne peux pas être anti moi-même ». Pourtant je ne suis pas en train d'inventer des histoires d'horreur. Je suis entrain de vous dire qu'il y a une injustice qui a été commise, que les Nations Unies se sont prononcé, que tout le monde s'est prononcé pour dire que l'occupation par Israël et tout ce qu'ils ont fait et continuent de faire au peuple palestinien est injuste.

Quand je suis arrivée ici, les gens ne connaissaient pas ce qu'était « Sabra et Shatila », ils ne savaient pas qu'il y avait eu un massacre commis en 1982 dans ces deux camps palestiniens au Liban. Aujourd'hui il y a des personnes qui connaissent. Il y a cette sensibilisation parce qu'il y a cette ouverture : ça il ne faut pas le nier. C'est pour ça que je veux garder ce dialogue ouvert, je veux garder cette ouverture d'esprit et la nourrir.

LES RÉSISTANCES DES FEMMES PALESTINIENNES ... partout

Zahia : Je ne peux passer à coté des camps de réfugiés palestiniens au Liban sans parler aussi de tous ce qui a été fait par les réfugiés eux-mêmes. Tout ce qu'on a accompli. Que ça soit les organisations qui travaillaient avec les femmes dans les camps de réfugiés, toutes les campagnes de sensibilisation qui ont été menées pour mettre fin, par exemple, aux mariages à en bas âge, la prostitution, la consommation de drogue. Tout ça été fait par des palestiniens et palestiniennes parce qu'ils et elles ont vu qu'il y avait des problèmes et qu'ils devaient les régler. Il faut souligner aussi le travail des femmes palestiniennes au Liban. Tout ce qu'elles ont accompli, quand on parle de l'accès au pouvoir, quand on parle de la représentation féminine au sein de l'Organisation pour la libération de la Palestine (OLP), au sein de l'Union des Femmes Palestiniennes, elles ont accédé à des positions de pouvoir, non pas par acte de charité mais parce qu'elles faisaient partie de la lutte palestinienne.

Tous les accomplissements et les droits qui ont été gagnés dans cette lutte l'ont été dans les circonstances complètement inhumaines des camps des réfugiés. Les camps de réfugiés palestiniens au Liban souffrent d'un manque complet d'infrastructure. Malgré tous les problèmes, je ne peux pas ne pas souligner le rôle de la femme palestinienne dans tout ça parce que c'était énorme. La lutte féministe fait partie de la lutte pour la cause palestinienne : on avance en amont sur les deux. C'est sûr qu'il reste des discussions à avoir mais on avance en amont.

Yasmeen : Je voudrais commenter sur le thème des femmes étant à l'avant plan de la résistance, et aux différents rôles qu'elles jouent au sein de leurs communautés. Ça m'a fait penser à l'image d'une femme palestinienne forte qui a une influence et qui agit sur la situation, c'est vraiment ce qui inquiète Israël. C'est



une réalité à laquelle l'État israélien ne sait jamais comment réagir parce que cette notion contredit le discours d'Israël qui a « civilisé » la région. Plusieurs féministes israéliennes ne sont pas au courant de l'histoire des luttes féministes partout à travers le monde arabe. L'image des femmes menant la lutte est une image qu'Israël ne peut tout simplement pas intégrer à sa compréhension de la réalité. C'est une image qu'ils essaient de cacher. Ils se sentent en réalité beaucoup plus à l'aise avec des missiles plutôt que face aux mouvements non-violents qui ont tendance à être le genre de mouvement mené par des femmes. C'est une réalité à laquelle la machine de relations publiques d'Israël ne peut faire face. C'est au-delà de leur histoire et ne peut clairement pas correspondre au récit selon lequel c'est Israël qui libérera les femmes palestiniennes !

Samia : Lorsque nous sommes invitées à parler de la Palestine, nous parlons toujours de combien il est difficile de vivre sous l'occupation et de la réalité de l'apartheid en essayant de permettre au public de comprendre et de s'identifier avec notre expérience. Mais au-delà de ça, il y a beaucoup de travail qui se fait pour essayer de résister à cette réalité. Le mouvement de boycott, désinvestissement et de sanctions (BDS) est un lieu de lutte qui est extrêmement important à plusieurs niveaux. Oui, pour mettre de la pression sur Israël et mettre fin aux politiques d'apartheid, mais également important, car la campagne donne aux Palestiniens et Palestiniennes un sens « d'empowerment ». Quand les gens boycott Israël, lorsque des organisations et institutions désinvestissent et que des gouvernements imposent des sanctions contre les politiques d'apartheid d'Israël, et bien ils s'engagent dans une forme de solidarité avec le peuple palestinien qui renforce non seulement notre capacité à résister, mais également nous fortifie dans notre lutte pour la justice et la libération. La campagne BDS, la destruction du mur, les manifestations hebdomadaires contre Israël sont tous des moyens importants parce que ces actions cumulatives sont notre ligne de vie. Ce sont ces formes de solidarité qui comptent le plus pour nous.



DES FEMMES PALESTINIENNES PRENNENT LA PAROLE

Dans le cadre de la Journée internationale des femmes, des femmes palestiniennes vivant au Québec ont répondu à l'appel de la Coalition BDS-Québec et ont pris la parole lors d'une table-ronde, *Qu'est-ce qu'être une femme palestinienne dans le contexte actuel de la Palestine ?*

Leurs voix rappellent l'importance de s'impliquer dans le mouvement de Boycott, Désinvestissement et Sanctions contre Israël, un des grands moyens d'action non-violente au plan international pour forcer Israël à respecter les droits individuels et collectifs des Palestiniennes et Palestiniens.

Pour plus de renseignements sur le travail de la Coalition BDS-Québec,
visitez www.bdsquebec.ca.